



PARIS, VIII  
5, rue Bayard, 5,  
Téléphone : 514,96 - 524,45

# LE GAZETTE DU NORD

LILLE  
15, rue d'Angleterre, 15,  
Téléphone : 672

## Gazette du Nord

**On annonce la mort**

Le 27 prochain, nous célébrons la fête de la Vierge sous l'invocation de la Médaille miraculeuse. Vous n'avez plus qu'à compléter sur la science : pourquoi ne demanderiez-vous pas votre guérison à Marie, santé des infirmes ?

Et Sébastien, après quelques instants de réflexion, répliqua : Comme il vous plait.

On commença une neuvaine : il y associa. Pendant les huit premiers jours, les souffrances allèrent en s'aggravant. Le neuvième jour, c'était le 27, à 5 heures, le malade demanda la communion, qu'il obtint grand-peine à recevoir. A 6 heures, il s'endormit d'un sommeil délicieux. A 8 heures, quand le docteur Mariani vint le réveiller, il était absolument transformé : la respiration était régulière, le pouls normal : la fièvre avait disparu.

— Que s'est-il donc passé ? demanda le médecin.

Nul ne put répondre. Mais ce qui est indubitable, c'est que depuis ce jour, Sébastien de Lucque est parfaitement sain de corps, et que, depuis ce jour, il croit en Jésus-Christ et a consacré sa belle intelligence à glorifier Marie.

Une conversation si soudaine et si extraordinaire a été accueillie dans le camp libéral par de sourdes colères, et, dans le monde catholique, d'abord par des murmures de joie discrète, puis par des hurlements enthousiastes.

Car le scepticisme n'est plus permis : le persécuteur est devenu apôtre. Il a la foi ardente et l'humilité de Saul converti.

De sa foi témoignent les superbes strophes qu'il a publiées dans le *Correo espanol* sous le titre : *Yo creo* : « Je crois ». Son humilité s'exprime eloquemment dans cette rétractation, publiée par le *Boletín oficial* de l'évêché de Madrid :

« Excellentissime Monseigneur l'évêque de Madrid-Alcala

« Le soussigné, modeste écrivain, fait aujourd'hui, en présence de Votre Seigneurie illustre, une sincère rétractation de toutes les erreurs qu'il a propagées dans ses campagnes antireligieuses et répudiées, et demande pardon à la sainte Eglise catholique et à ses nobles fils d'avoir égaré d'une fange immonde sa doctrine salutaire.

« Dans des articles, des brochures, des livres, des conférences j'ai osé émettre des infamies ; j'ai travaillé avec une activité sauvage à déchristianiser le peuple ; par suite de mes idées libertaires, j'ai bravé, malheureux ! l'excommunication ; j'ai raillé, profondément, le dogme ; je fais aujourd'hui une rétractation publique dans l'indigne.

« Par l'intercession de Marie-Immaculée, qui a répandu sur moi ses grâces célestes, je demande humblement à Votre Seigneurie illustre de me pardonner et de publier dans le *Boletín oficial* la présente lettre, que je signe à Madrid le 13 décembre 1908.

« Votre serviteur en Jésus-Christ,

« SEBASTIEN DE LUCQUE. »

En publiant ce document, le *Boletín* accompagnait de ces quelques lignes :

« Nous sommes heureux de féliciter M. Sébastien de Lucque... de cette rétractation si honorable, et nous souhaitons vivement que la Vierge immaculée lui accorde son aide pour qu'il persévère dans ses résolutions et ses pensées chrétiennes. »

Fasse Dieu que ce converti de la bonne souffrance honore longtemps l'Eglise et l'Espagne catholique — par sa foi — et sa plume !

M. O.

## Un converti de la Vierge

« Si y avait à Madrid un beau jeune homme vit d'intelligence, bouillant de cœur, étincelant d'imagination, grand poète et penseur pénétrant, un « favori des dieux », eussent dit les anciens. Favori des hommes aussi. Il n'avait que 27 ans, et ses livres étaient traduits dans la plupart des langues européennes, couronnés dans des concours internationaux, loués par les critiques de toute race et de toute opinion, comme des chefs-d'œuvre de pensée et de style : il avait conquis la gloire. Il ne lui restait plus qu'à mourir dans un hôpital. C'est ce qui faillit lui arriver.

« Mais, quel héros de conte de fée nous présentez-vous là ?

« Sébastien de Lucque, demeurant à Madrid, Aduana 4, Leganitos 56. Vous ne le connaissez pas ? Vous êtes exposable. Il y a deux mois, ce nom avait peu pénétré dans les milieux catholiques. C'est que, j'ai oublié de vous le dire, S. de Lucque était une lumière de l'antichristianisme : naguère encore, il déposait sur la tombe de Salmeron une gerbe poétique. Athée convaincu — autant qu'il peut l'être un athée — il guerroyait en fanatique contre la religion catholique. La philosophie allemande avait enroulé ce clair esprit. Mais, revenons sur nos pas.

« Sébastien de Lucque fut un précoûté étonnant : il était encore enfant quand il se révéla écrivain. Il n'a que 29 ans, et il y a dix ans que l'Académie des sciences morales et politiques a couronné son mémoire « *Modo de hacer humanidad*. » Pen- après, il écrivait en anglais ses *Esquisses de l'évolution moderne*, dont la première édition fut traduite en espagnol, en français, en italien, en allemand et en polonais. Ses deux œuvres maîtresses sont la *Crise*, et les *Impressions philosophiques*, honorée d'un prix par le Congrès international de métaphysique de Londres (1907). L'activité de Lucque n'a pas été absorbée par ces ouvrages de longue haleine : il est journaliste, et il a donné à la *Tribuna* de Londres, au *Paraso*, au *Figaro*, des poésies, des nouvelles, des critiques d'art, des études politiques, religieuses — je veux dire irréligieuses — philosophiques, etc. Il est partout chez lui. Cet anarchiste de la pensée écrit avec une pureté classique. »

Il s'agit donc en plein tourbillon d'activité littéraire et politique, quand la maladie le força au repos. Ici, je traduis presque littéralement un article du *Correo espanol* (5 décembre 1908). Une paralysie partielle compiquée d'une aréaction du cœur et d'une congestion cérébrale, désespéra pendant deux ans toute la science des spécialistes d'Espagne, Ravisa, Guedes, Olano, Corvera, Mariani lui-même.

Le 18 novembre dernier, il s'échoua, pauvre épave, abandonné de la médecine, à l'hôpital la *Princesa* : il y attendait la mort.

Cet événement livra, aux grands yeux noirs, ces beaux yeux qui avaient fasciné Dostoevski, faisait peur et pitié. Certains jours, une Sour de charité s'arrêtait à son chevet,

## LES DÉPÊCHES DE LA NUIT

— Tous ici se souviennent de vos bienfaits, monseigneur le marquis, dit un paysan en s'avancant respectueusement. Ma métairie vous appartient plus qu'à moi. C'est vous qui l'avez fait rebâtir lorsqu'elle a été brûlée il y a dix ans.

— Monsieur le marquis, dit un autre paysan, je n'ai pas oublié l'orage de 1785, qui a ravagé mes champs. Vous avez soulagé notre misère, donné du pain à ma femme et à mes enfants, enfin du grain pour nous ensemencer nos terres.

J'ai eu, depuis, plusieurs bonnes récoltes, qui m'ont permis d'arrondir mon petit patrimoine, que sans vous, monsieur le marquis, j'aurais été forcé de vendre. Il est à vous, monsieur le marquis.

Le marquis était muet. Il ne savait comment témoigner sa reconnaissance à ces bons et loyaux paysans.

— Merci, mes amis, merci. Après huit ans d'absence, il est doux de retrouver de tels sentiments.

— Voici Catherine, dit à son tour un jeune paysan en s'avançant vers le marquis, et mes trois enfants.

La marquisette faisait de vains efforts pour rappeler ses souvenirs. Le jeune paysan s'en aperçut : il ajouta :

— C'est la fille d'André, madame la marquisette. Veuillez-vous rappeler que mon père d'opposait à notre mariage parce qu'elle était pauvre. Vous l'avez doté, madame la marquisette.

— Vous avez fait notre bonheur, madame la marquisette, ajouta Catherine en lui baisant les mains. J'ai appris à mes enfants à bénir votre nom et à prier chaque jour Dieu pour vous. N'est-ce pas, mes enfants, dit-elle en les présentant à la mar-

## JEANNE D'ARC et les manuels civiques

Nous avons démontré, à différentes reprises, que l'antichristianisme plus ou moins foncé de nos primaires avait une grande influence sur les histoires de France qu'ils produisent à l'usage de la jeunesse, nous avons eu la plaisante et triste satisfaction de prouver que dans bien des cas, le désir plus ou moins grand de nuire à la religion les mettait à l'écart de l'histoire et au moment même où des manifestations éclatantes se produisaient dans toute la France en l'honneur de l'héroïne de Domrémy, nous croyons utile de citer ici les opinions des meilleurs auteurs.

Elles prouvent que Jeanne d'Arc est méritée par elle-même d'être honorée dans nos écoles, mais que la France lui doit un hommage national, un culte public.

Écoutez-les et commentez par E. DEVINAT qui est toujours le plus sincère :

P. 27, l. 7. « France libre pour son indépendance. Après des désastres inouïs le peuple se souleva et de ses entrailles sort l'héroïne Jeanne d'Arc qui chasse les Anglais ».

P. 24. — « Écoutez l'histoire d'une enfant du peuple, de l'héroïne Jeanne d'Arc. C'était une pauvre fille de labourer née à Domrémy, en Lorraine, elle suppliait souvent « ses saintes » de secourir son pays et son roi et lui semblait que les saintes lui répondaient « Jeanne, va délivrer Orléans, va le faire ! ».

« Enfin elle arriva à Chinon, elle fit si bien que le roi lui donna ce qu'elle demandait.

« Alors derrière Jeanne et confiante en elle marcha la France ! En quelques mois, c'est Orléans délivré ! C'est l'Anglais par-tout battu, c'est le rôle de la France, c'est l'union de tous les Français, c'est l'union de tous les Français !

« Hélas Jeanne paya cher la joie du triomphe. Vendue aux Anglais par les Bourguignons qui l'avaient prise à Compiègne, elle fut brûlée vive sur un bûcher de Rouen. On ne peut lire les détails de sa mort sans verser des larmes, ajoute Devinat, des soldats anglais saisirent brutalement la condamnée et la remirent au bourreau, en lui disant « bourreau, fais ton devoir.

« Suit la scène du cruel martyre de la pauvre héroïne, Jeanne pousse un grand cri qui fit frémir tous les assistants. Sa tête s'inclina et ce fut tout. Tout le monde pleura. Un Anglais dit : « Nous sommes perdus, nous avons brulé une sainte ».

Passons à l'histoire de France de Calvet, Cours moyen.

P. 54-55. — Sous la rubrique, *L'Héroïne populaire*, Calvet dit Duguesclin, Du-

## INCIDENTS ET BAGARRES

**INCIDENTS ET BAGARRES**

**NOMBREUSES ARRESTATIONS**

L'annuelle manifestation des socialistes au Mur des Fédérés, au Père-Lachaise, a eu lieu dimanche.

Les mesures d'ordre

Avant deux heures, les agents du Père-Lachaise sont allés occuper par les troupes policières.

A l'extérieur, devant la nécropole, sont disposés les agents des quatrièmes et dix-septième arrondissements.

La garde républicaine à pied garde l'entrée principale du cimetière, où personne n'est autorisé à pénétrer.

A l'intérieur, deux compagnies de la garde et les agents des 6<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> arrondissements assurent l'ordre jusqu'au Mur des Fédérés.

L'arrivée des groupes

Vers deux heures et demie, des éléments du Métropolitain avoisinant le cimetière descendent de nombreux manifestants, l'église à la boutonnière et dans les tenues les plus diverses, qui hurlent l'Internationale des qu'ils ont mis pied sur le boulevard de Ménilmontant.

Les bannières et les drapeaux rouges sont déployés et, à la queue leu leu, les groupes vont se former en cortège au coin de l'avenue Philippe-Auguste et du boulevard de Ménilmontant.

Une botte de pain se produit vers deux heures et demie. Un groupe promène une pancarte sur laquelle s'étale le portrait de M. Briand, garde des sceaux, le chef coiffé d'une énorme casquette. Un agent l'arrache des mains de son porteur.

La foule s'agite et l'on voit à maintes reprises des bagarres au lieu.

A trois heures, les premiers groupes entrent au cimetière par la porte principale.

Le défilé se fait en bon ordre. On y remarque un certain nombre de femmes et de jeunes gens. Les drapeaux rouges obéissent aux ordres des officiers, les couronnes d'immortelles rouges aux couronnes d'immortelles rouges.

Environ 4.000 manifestants pénètrent ainsi et se dirigent vers le mur.

MM. Wilm, Vaillant, Groussier, Allemane, députés, prennent la tête du cortège.

DEVANT LE MUR

Le cortège, précédé d'un piquet de gardes municipaux et encadré par les gardiens de la paix, défile au chant de l'Internationale.

A quelques pas du mur des fédérés, un groupe d'agents des brigades centrales est massé.

M. Lépine veille non loim.

La première tournée amène devant la plaque commémorative les grosses légumes du parti.

Ce sont MM. Vaillant, Wilm, Camélinat, Flandrin, Landrin, Allemane, Groussier, Dejeante, Berthelin.

adressé à sa justice. J'ai vu le commissaire envoyé à Tours, et il a promis d'instruire contre Laurent.

Aujourd'hui il sera ici.

— Ai-je bien entendu, mon fils ? Tu adresses des demandes à ceux qui ont renversé notre trône et fait couler le sang de notre roi ? à ceux qui portaient à la boutonnière une guilotine en guise de fleur, qui célébraient leurs orgies en trinquant au néant ?

— Ceux qui ont commis ces excès, ont été les victimes : Marat, Camille Desmoulin, Fabre d'Églantine, Danton, Robespierre ne sont plus. Toutefois la liberté qu'ils ont invoquée, qu'ils ont conquise, mais qu'ils ne surent pas, hélas respecter, vit tout entière.

Il faut distinguer la liberté qui fonde, de celle qui détruit. J'aime la liberté qui naît de l'ordre et non la licence, mère de Des-clavage.

La lie est tombée au fond du vase.

— Ils ne sont plus, dites-vous, mon fils ; mais n'ai-je pas vu mourir aussi Cathelin, le premier général de la Vendée ; Bonchamp, en qui revivait Bayard ; de Lescaze, armé et « bou ! bou ! » à l'ennemi toujours victorieux ; d'Elbe, qui tremblait moins devant la mort que ceux qui lui donnaient ; Larochejacquinot, dont le nom sera à jamais illustré dans l'histoire ?

Voulez-vous, mon fils, qu'après avoir assisté à cent prises de villes et de villages, à trois cents actions particulières, à dix fois cent mille Hercules, et y voir périr des centaines de milliers d'hommes, et se changer en désert cent lieues carrées d'un terrain fertile, j'aie donner lâchement la main aux meurtriers de nos héros ?

## L'incident de Casablanca EST RÉGLÉ

**L'incident de Casablanca EST RÉGLÉ**

**DE QUE DEMANDAIT LA FRANCE**

« Plaise au tribunal de dire et juger que c'est à tort que le consul et les agents du consulat allemand à Casablanca ont tenté de faire embarquer sur un navire allemand des déserteurs de la légion étrangère française, ne respectant pas de la nationalité allemande.

« Dire et juger que c'est à tort que le même consul et les mêmes agents ont, dans les mêmes conditions, accordé, sur le territoire occupé par le corps de débarquement français à Casablanca, leur protection et leur assistance matérielle à trois autres légionnaires qu'ils croyaient ou pouvaient croire allemands, méconnaissant ainsi les droits exclusifs de la juridiction qui appartient à l'Etat occupant en territoire étranger, même en pays de capitulations, au regard des soldats de l'armée d'occupation et des actes qu'ils soient ou à son roi, à sa province ? Non, c'est à la France ! La France ! tel est le mot qui revient toujours dans son interrogatoire. »

Mes sortilèges, répond-elle, c'étaient l'amour de la France et le mépris du danger ! Vous pouvez m'enchaîner, vous m'enchaînez pas la fortune de la France. Voilà, conclut Calvet, ce qu'il y eut de vraiment beau dans le sacrifice de cette fille de la terre française. »

Passons à un troisième son de cloche : **Leçons d'histoire de la France de J. Bodelle et A. Dalmasse, Cours supérieur avec préface de Ph. Sagnac, professeur d'histoire à l'Université de Lille.**

P. 91. — **Naissance du Patriotisme :** « L'amour du roi et la haine de l'Anglais firent maître patriotisme. Jeanne d'Arc est l'incarnation de ce sentiment populaire.

« Jeanne d'Arc, jeune bergère, née à Domrémy, fut prise de pitié à la vue des maux dont souffrait le peuple de France. Elle se crut appelée par Dieu pour délivrer le pays et partir à Chinon où il se trouvait. Jeanne d'Arc délivra Orléans et fit sacrer Charles VII à Reims ».

P. 98. — **La guerre de Cent ans a fait naître le patriotisme et a détruit la grande féodalité.**

P. 99. — **Lorsque Jeanne d'Arc eut fait sacrer Charles VII et que les Anglais furent mis en déroute, il y eut véritablement une France et un roi et non plus comme précédemment de petits groupements de gens soumis à un seigneur ou à un évêque.** « C'est bien une vie nouvelle qui s'ouvre pour la France ! désormais il y a une nation française ! c'est à cette époque qu'il convient de faire commencer ce qu'on appelle les temps modernes ! »

La conclusion est facile. Tout Français patriote, tout homme qui a sagement apprécié l'histoire de France aura à honorer de vénération l'héroïne bergère que S. S. Pie X vient de proclamer bienheureuse.

Quant aux ennemis de Jeanne d'Arc, ils ne peuvent être que des sans-patrie ou des ignorants pour qui l'Internationale résume tous les vertus passées, présentes et à venir.

Dans quelle catégorie faut-il ranger les soi-disant libres-penseurs, étudiants ou non qui se croient obligés de répondre par des cris ou des chants orduriers aux manifestations organisées en l'honneur de la Grande Française ?

SILEX.

## NOUVELLES MILITAIRES

**NOUVELLES MILITAIRES**

Officiers d'administration du cadre auxiliaire du service de santé. — Un examen aura lieu le 20 juillet 1909 pour l'obtention du grade d'officier d'administration de 3e classe du cadre auxiliaire (réservé et armée territoriale) du service de santé.

Les candidats devront adresser leur demande au général commandant la subdivision de leur résidence.

Dans le but de faciliter aux candidats l'étude du programme, des cours auront lieu à l'Hôpital militaire de Lille, du 1er juin au 16 juillet, le mardi et vendredi de chaque semaine, de trois heures et demie à quatre heures et demie.

**DES MITRAILLEUSES AU 33<sup>e</sup>**

Le 33<sup>e</sup> d'infanterie vient d'être doté de deux mitrailleuses. Le capitaine Gondalier de Tugny, commandant la 9e compagnie, est chargé de l'instruction des hommes désignés pour la manœuvre de ces mitrailleuses.

L'instruction de ces hommes est déjà commencée.

**ASSOCIATION ET SYNDICAT DES JOURNALISTES DU NORD**

Le secrétaire général rappelle aux membres titulaires de l'Association, que l'as-

FEUILLETON N° 21

### LE SECRET

DU

## CHATEAU de ROC-NOIR

par Gaudry du Jardinot

Laurent s'esquiva, en se glissant comme un serpent, entre les murs lézardés et les brèches que l'incendie d'abord et les intempéries ensuite avaient faites au château.

Les cris de : Vive M. le marquis ! vive M. le marquis ! retentirent à ses oreilles et le firent bondir de rage.

— Ces paysans, s'écria-t-il, ne changeront jamais !

Mais pourquoi changer ? N'était-il pas préférable de rester bons, fidèles et religieux que de suivre les exemples de ces hommes qui, pendant trop longtemps, avaient fait le malheur de la France ?

— Ils ne changeraient jamais ! répétait Laurent.

C'est que ces sentiments de fidélité contrastaient avec sa perfidie et sa trahison.

Les paysans, entourant le marquis et sa famille, s'efforçaient de lui faire oublier huit ans de malheurs.

— Nous vous remercions bien sincèrement, mes amis, de l'intérêt que vous nous portez, disait le marquis. Nous sommes dépouillés de nos biens et vous venez à nous.

— Tous ici se souviennent de vos bienfaits, monseigneur le marquis, dit un paysan en s'avancant respectueusement. Ma métairie vous appartient plus qu'à moi. C'est vous qui l'avez fait rebâtir lorsqu'elle a été brûlée il y a dix ans.

— Monsieur le marquis, dit un autre paysan, je n'ai pas oublié l'orage de 1785, qui a ravagé mes champs. Vous avez soulagé notre misère, donné du pain à ma femme et à mes enfants, enfin du grain pour nous ensemencer nos terres.

J'ai eu, depuis, plusieurs bonnes récoltes, qui m'ont permis d'arrondir mon petit patrimoine, que sans vous, monsieur le marquis, j'aurais été forcé de vendre. Il est à vous, monsieur le marquis.

Le marquis était muet. Il ne savait comment témoigner sa reconnaissance à ces bons et loyaux paysans.

— Merci, mes amis, merci. Après huit ans d'absence, il est doux de retrouver de tels sentiments.

— Voici Catherine, dit à son tour un jeune paysan en s'avançant vers le marquis, et mes trois enfants.

La marquisette faisait de vains efforts pour rappeler ses souvenirs. Le jeune paysan s'en aperçut : il ajouta :

— C'est la fille d'André, madame la marquisette. Veuillez-vous rappeler que mon père d'opposait à notre mariage parce qu'elle était pauvre. Vous l'avez doté, madame la marquisette.

— Vous avez fait notre bonheur, madame la marquisette, ajouta Catherine en lui baisant les mains. J'ai appris à mes enfants à bénir votre nom et à prier chaque jour Dieu pour vous. N'est-ce pas, mes enfants, dit-elle en les présentant à la mar-

ingratitude, excitait sa colère, qui éclata en ces termes :

« Traîtres ! Lâches ! s'écria-t-il en s'avancant. On vous tire de la servitude et vous rentrez de vous-même sous le joug. — Silence, Brutus, silence, répètent les paysans, en lui lançant des regards menaçants.

— Vous ne m'empêcherez pas de parler, de protester au nom de l'humanité, de la république et de... »

— Vive M. le Marquis ! vive M. le Marquis !

Brutus, craignant que les paysans neissent leurs gestes menaçants à exécution, se retira en grommelant et en escrocant.

— La conduite de cet homme ne vous importe pas, mes amis, dit le marquis. Notre vie est semée de contrariétés. On doit les supporter avec courage et n'y penser que pour en retirer des enseignements.

J'ai perdu mes biens et je les regrette peu, puisque j'ai conservé votre affection.

Je n'ai qu'un seul désir, c'est de voir la couronne replacée sur la tête de nos rois. Espérons, mes amis, que ce beau jour lui sera bientôt pour la France.

La vallée retentit longtemps des cris : Vive le roi ! vive monsieur le marquis !

II

**Le passé et l'avenir**

Tout finit, les joies comme les peines. Celles-ci sont plus nombreuses, et laissent des traces plus profondes. Que de rides sillonnent les visages !

« Hélas Jeanne paya cher la joie du triomphe. Vendue aux Anglais par les Bourguignons qui l'avaient prise à Compiègne, elle fut brûlée vive sur un bûcher de Rouen. On ne peut lire les détails de sa mort sans verser des larmes, ajoute Devinat, des soldats anglais saisirent brutalement la condamnée et la remirent au bourreau, en lui disant « bourreau, fais ton devoir.

« Suit la scène du cruel martyre de la pauvre héroïne, Jeanne pousse un grand cri qui fit frémir tous les assistants. Sa tête s'inclina et ce fut tout. Tout le monde pleura. Un Anglais dit : « Nous sommes perdus, nous avons brulé une sainte ».

Passons à l'histoire de France de Calvet, Cours moyen.

P. 54-55. — Sous la rubrique, *L'Héroïne populaire*, Calvet dit Duguesclin, Du-

« Hélas Jeanne paya cher la joie du triomphe. Vendue aux Anglais par les Bourguignons qui l'avaient prise à Compiègne, elle fut brûlée vive sur un bûcher de Rouen. On ne peut lire les détails de sa mort sans verser des larmes, ajoute Devinat, des soldats anglais saisirent brutalement la condamnée et la remirent au bourreau, en lui disant « bourreau, fais ton devoir.

« Suit la scène du cruel martyre de la pauvre héroïne, Jeanne pousse un grand cri qui fit frémir tous les assistants. Sa tête s'inclina et ce fut tout. Tout le monde pleura. Un Anglais dit : « Nous sommes perdus, nous avons brulé une sainte ».

Passons à l'histoire de France de Calvet, Cours moyen.

P. 54-55. — Sous la rubrique, *L'Héroïne populaire*, Calvet dit Duguesclin, Du-

« Hélas Jeanne paya cher la joie du triomphe. Vendue aux Anglais par les Bourguignons qui l'avaient prise à Compiègne, elle fut brûlée vive sur un bûcher de Rouen. On ne peut lire les détails de sa mort sans verser des larmes, ajoute Devinat, des soldats anglais saisirent brutalement la condamnée et la remirent au bourreau, en lui disant « bourreau, fais ton devoir.

« Suit la scène du cruel martyre de la pauvre héroïne, Jeanne pousse un grand cri qui fit frémir tous les assistants. Sa tête s'inclina et ce fut tout. Tout le monde pleura. Un Anglais dit : « Nous sommes perdus, nous avons brulé une sainte ».

Passons à l'histoire de France de Calvet, Cours moyen.

P. 54-55. — Sous la rubrique, *L'Héroïne populaire*, Calvet dit Duguesclin, Du-